



Azincourt, de la campagne à la bataille

Pascal Brioist

► To cite this version:

Pascal Brioist. Azincourt, de la campagne à la bataille. François Laroque. William Shakespeare, King Henry V, Ellipses, pp.11-28, 2020, Agrégation Anglais, 978-2-340-04113-4. hal-03109068

HAL Id: hal-03109068

<https://hal.science/hal-03109068>

Submitted on 13 Jan 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Azincourt, de la campagne à la bataille

Pascal BRIOIST

Quand William Shakespeare écrivit *Henry V*, en 1599, il s'appuya sur des sources précises qui sont aujourd'hui bien identifiées¹. Il utilisa tout d'abord, une pièce anonyme, *The famous victories of Henry the Fifth*, probablement produite dans l'entourage du Comte d'Oxford et jouée par les Comédiens de la Reine en 1598, mais surtout les *Chronicles* de Raphael Holinshed, publiées en 1577 et rééditées en 1587². Cet historien avait lui-même recouru à trois sources importantes pour établir son récit : le texte du Frioulan Titus Livius de Frulovisiis intitulé *Vita Henrici Quinti* (1446-1449), l'anonyme *Gesta Henrici Quinti* (1430 ?) et *The St. Albans Chronicle* (1406-1420) de Thomas Walsingham.

L'humaniste Titus Livius (probablement un pseudonyme emprunté à l'historien romain), avait composé en latin une biographie de Henry V à la demande du Duc de Gloucester, frère de ce dernier et vétéran de la bataille³. Titus Livius avait glané ses renseignements auprès de Sir Walter Hungerford qui avait combattu à Azincourt. En 1514, l'éloge du vertueux prince guerrier fut traduit en anglais, amplifié de considération morales, et offert à Henry VIII, ce qui explique que Holinshed le connaissait bien. En vérité, la bataille d'Azincourt était très bien documentée par de nombreux témoignages de gens qui assistèrent au combat. Ainsi, la *Gesta*, œuvre de propagande à la gloire du monarque, fut rédigée par un chapelain de Henry V témoin de la bataille depuis les bagages⁴. La dernière partie des *Chronicles*

1. Lily B. Campbell, *Shakespeare's histories, mirrors of Elizabethan policy*, Methuen and Co, London, 1964.
2. Pour consulter le texte des *Chronicles*, on pourra se référer au site très complet du Holinshed Project : <http://www.cems.ox.ac.uk/holinshed/>.
3. Titi Livii Foro-Julienensis, *Vita Henrici Quinti*, dir. T. Hearne (Oxford, 1716),
4. *Gesta Henrici Quinti*, Cotton Ms Julius E IV. Édité en 1727 sous le titre *Thomae de Elmham Vita et Gesta Henrici Quinti*, par T. Hearne, Oxford, 1727 et traduit sous le titre, *The Deeds of Henry the Fifth*, par Frank Taylor et John S. Roskell. Oxford, Clarendon Press, 1975. On appelle *baggage* le train qui suit l'armée, c'est-à-dire la logistique des chariots qui transportent les tentes, les armes, le trésor et les victuailles.

du moine de l'abbaye de St Alban, Thomas Walsingham, qui fut l'historiographe officiel de Henry V, s'intitule *Historia Anglicana*. Elle englobe les années 1272 à 1422 et il s'agit d'une source contemporaine des événements d'Azincourt, même si l'on n'est pas certain que le prieur de St Alban en ait été l'auteur¹.

À ces sources connues de Shakespeare et de ses modèles, les historiens du XXI^e siècle ont pu comparer quantité d'autres documents, archéologiques, narratifs ou archivistiques, et ainsi construire une image plus nuancée, en tout cas moins sensible à la propagande, des événements de 1415². Ils ont tout d'abord consulté des témoignages de témoins oculaires de la bataille pour les deux factions : pour le camp anglais, ils ont pu utiliser la *Brut Chronicle*, une compilation de chroniques médiévales commençant avec l'histoire du pseudo héros troyen Brutus et s'achevant en l'année 1419, ainsi que le témoignage du héraut d'arme d'Henry V, Thomas Elmham³. Du côté français, ils disposaient de la *Chronique* d'Arthur de Richemont par Gruel (c. 1458), de la *Chronique* de Perceval de Cagny de la famille d'Alençon (1430), et de la *Chronique des ducs de Brabant* (1440) par Édouard Dynter⁴. Ils ont également pu tirer parti des écrivains bourguignons tels que Enguerrand de Monstrelet, Jean Le Fèvre et Waurin ainsi que d'autres chroniques françaises⁵. Les témoignages de Jean Juvénal des Ursins, du religieux de St Denis ou encore du *Journal d'un bourgeois de Paris*, de même que de multiples chroniques de Normandie, de Flandre ou de Londres, leur ont aussi été précieux⁶. Ces narrations de la bataille ont pu encore être complétées de correspondances, de témoignages de diplomates, d'ordonnances, de rouleaux du parlement, de comptes de l'échiquier, de listes

1. Thomas Walsingham, *The St. Albans Chronicle 1406-1420*, dir. V.H. Galbraith, Oxford, 1937.
2. Les travaux les plus récents et les plus complets sont ceux d'Anne Curry, *Agincourt*, Oxford University Press, Oxford, 2015 ou encore du même auteur *1415 Agincourt, a New History*, The History Press, 2007. Pour des travaux plus anciens et bien illustrés des éditions Osprey, voir Paul Knight, *Henry V and the Conquest of France*, Men at arms series, Osprey, 1998 et Matthew Bennett, *Agincourt, 1415, triumph against the odds*, Osprey, 1994. En français, on pourra consulter l'ouvrage de Philippe Contamine, *Azincourt*, Paris, Julliard, coll. « Archives » (n° 5), 1964, réédité récemment sous le même titre, *Azincourt*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Histoire » (n° 209), 2013.
3. Le *Liber Metricus* de Henrico Quinto par Thomas Elmham est une version versifiée des *Gesta*, voir T. Elmham, *The Memorials of Henry the Fifth, King of England*, dir. C.A. Cole (Rolls Series, London, 1858). Voir aussi *The Brut, or the Chronicle of England*, vol. 2, dir. F.W.D. Brie (Early English Text Society, original series, 136, London, 1906-1908).
4. La *Chronique* d'Arthur de Richemont par Guillaume Gruel, dir. A. Le Vasseur (SHF, Paris, 1890), la *Chronique* de Perceval de Cagny, dir. H. Moranville (SHF, Paris, 1902), la *Chronique des ducs de Brabant* par Edmond Dynter, vol. 3, dir. P.F.X. De Ram (Bruxelles, 1858).
5. La *Chronique* d'Enguerrand de Monstrelet, vol. 2 et 3, dir. L. Douet-d'Arcq (SHF, Paris, 1858-1859), la *Chronique* de Jean Le Fèvre, Seigneur de Saint-Remy, vol. 1, dir. F. Morand (SHF, Paris, 1876), *Recueil des Chroniques et Anciennes istories de la Grant Bretagne à présent nomme Engleterre* par Jehan de Waurin, vol. 2, W.L. Hardy et E.L.C.P. Hardy éditeurs (Rolls Series, London, 1864).
6. Jean Juvénal des Ursins, *Histoire de Charles VI, roy de France*, Nouvelle collection des mémoires pour servir à l'histoire de France, éd. Michaud & Poujoulet, série 1, vol. 2 (Paris, 1836), *Le Religieux de Saint-Denis, Histoire de Charles VI*, vol. 4 and 5, éd. L. Bellaguet (Collection de documents inédits sur l'histoire de France, Paris, 1839-1844), *Journal d'un Bourgeois de Paris de 1404-1449*, dir. C. Beaune, Folio, Paris, 1990.

de défunts et même de plans tactiques¹ ? Beaucoup d'incertitudes demeurent néanmoins du fait d'un manque de preuves archéologiques et tous les schémas tactiques que l'on peut produire ne sont en réalité que des conjectures car il nous est difficile de placer avec précision les armées à chaque moment de la bataille. Les objets et les armes retrouvés sur place sont pauvres en renseignements, notamment parce que les plus significatives de ces traces matérielles, pommeaux, fers de lances ou de vouges, pointes de flèches, éperons, ont été ramassées par des employés de Jacques Boucher de Perthes et données au musée d'artillerie de Paris (actuellement musée de l'armée) sans avoir été localisés sur un champ de fouille².

I. Les mobiles de la campagne de Henry V

Henry V, petit-fils d'Édouard III, considérait le duché de Normandie comme son bien héréditaire. Pour lui, quand le roi de France Philippe II l'avait pris au roi Jean Plantagenêt d'Angleterre, son vassal, en 1204, il avait commis une faute. Le traité de Paris, signé en 1259, avait continué d'affaiblir les possessions anglaises en France puisque le jeune Henri III avait dû céder non seulement la Normandie mais encore l'Anjou et ne plus garder que l'Aquitaine et la Gascogne. Au début du XIV^e siècle, les rois de France obligèrent à plusieurs reprises leurs « vassaux » anglais à prêter hommage. En 1328 cependant, Charles IV mourut sans héritier mâle et la haute noblesse choisit de confier la couronne à Philippe de Valois, cousin du roi défunt. Le choix d'un membre de la branche cadette déclencha un conflit dynastique.

Philippe VI se servit du prétexte du soutien d'Édouard III au Comte d'Artois, renégat, pour préparer l'invasion de la Gascogne. C'est ainsi qu'allait commencer la guerre de Cent Ans en 1337. La tactique du roi d'Angleterre fut de multiplier les chevauchés dans le sud-ouest, ce qui lui fut avantageux. S'ensuivirent pour les Français de grandes défaites à Crécy (1346) et à Poitiers (1356), où le roi Jean le Bon fut même capturé et obligé de rendre une partie des terres du nord à l'Angleterre, mais pas la Normandie. Les Français répliquèrent par des raids navals et, sous les conseils de leur Connétable, Bertrand du Guesclin, ils pratiquèrent avec efficacité la tactique de la terre brûlée et de la petite guerre (c'est-à-dire le refus des batailles rangées au profit des escarmouches et des sièges) contre leurs adversaires. Sous Charles V le Sage, de 1364 à 1380, s'est ainsi opérée la reconquête

1. Christopher Philpott, « The French plan of Battle during Agincourt, Cotton Ms Caligula », *The English Historical Review*, vol. 99, n° 390 (Jan., 1984), p. 59-66. Pour la multiplicité des sources d'archives, voir les références données par Anne Curry, *Agincourt*, *op. cit.*
2. Nicolas Baptiste, « Azincourt-Marignan, traces matérielles des batailles » in Antoine Leduc (dir.), Sylvie Leluc (dir.) et Olivier Renaudeau (dir.), *D'Azincourt à Marignan. Chevaliers et bombardes, 1415-1515*, Paris, Gallimard/Musée de l'armée, 2015, p. 98-105.

du royaume mais la mort du souverain, à quarante-deux ans, laisse le pouvoir aux oncles du dauphin Charles. Ce n'est qu'en 1388 que Charles VI, âgé alors de 20 ans, monte sur le trône. Quatre ans plus tard, des signes de démence violente apparaissent mais les crises sont suivies de périodes de rémission et le roi continue de gouverner jusqu'à ce que ses oncles (Jean de Berry, Louis d'Anjou et Jean Sans-Peur, duc de Bourgogne) reprennent les choses en main au sein du conseil. Louis d'Orléans, frère cadet du roi, comprit alors qu'il fallait contrer l'influence grandissante du Duc de Bourgogne, Jean Sans-Peur, et il fonda le parti des Armagnacs. En 1407, Jean Sans-Peur fit assassiner son rival à Paris et les Bourguignons, n'ayant d'autre ressource que de fuir Paris, en vinrent alors à se rapprocher des Anglais. C'est dans ce contexte encore indécis de guerre civile larvée qu'Henry V décida de reconquérir la Normandie et l'Aquitaine en mettant en avant ses droits d'héritier légitime de Philippe le Bel (via son arrière-grand-père), c'est-à-dire de Roi de France. Philippe VI, soucieux d'apaisement voulut bien céder l'Aquitaine et même la main de sa fille, Katherine (la princesse de la pièce de Shakespeare) mais ne voulut en aucun cas se dessaisir de la Normandie. Pendant ce temps, en Angleterre, la campagne était extrêmement bien préparée.

II. Le siège de Harfleur et la marche vers Calais

Une armada de 300 vaisseaux s'apprêta début août à faire voile depuis Southampton et les ports de la côte sud, transportant plus de 10 000 chevaux, quantité de flèches, des échelles et des machines de siège ainsi que 3 500 hommes d'armes et 8 000 archers. Le 11 août, le navire amiral, la Trinité Royale, lança le signal du départ et la flotte d'invasion débarqua près de Harfleur, le 13 août. Ce port situé dans l'estuaire de la Seine offrait une formidable tête de pont en Normandie et représentait potentiellement un second Calais. La place, protégée d'un fossé en eau était fortifiée et ses portes se trouvaient solidement retranchées derrière des barbicanes. Le siège s'avéra difficile car les tentatives de sapes et de tranchées (évoquées par Shakespeare) se trouvaient contrées par les fossés humides et par les travaux de contre-sape des Français. Henry V dut compter sur son artillerie mais les 12 bombardes en fer forgé (alors que Shakespeare parle de pièces de bronze tout à fait anachroniques) tirant des boulets de pierre et des projectiles incendiaires obtenaient des résultats modestes. Il fallut se résoudre à un travail d'usure mais le camp anglais fut affligé de problèmes de dysenterie à cause des coquillages consommés sur place. Attaques et contre-attaques se succédèrent jusqu'à ce que le bastion principal fût capturé le 16 septembre et que les assiégés décidassent de capituler le 22. Henry V interdit le pillage et laissa la population civile disposée à accepter de faire partie d'une colonie anglaise qui restait sur

place avec une garnison de 300 hommes d'armes et 900 archers. Le siège ayant fait perdre au prince près de 2 000 hommes, il dut en conséquence renoncer à son ambition de conquête territoriale et choisir de prendre la route le 8 octobre pour suivre la côte et réembarquer à Calais.

La marche fut d'autant plus longue (pratiquement 200 km à vol d'oiseau) que l'armée française, d'abord regroupée près de Rouen (le Bec Hellouin) sous le commandement du Dauphin, puis partie pour Amiens, avait décidé d'adopter une stratégie de confinement. Henry V, voulant avancer au plus vite, ne chercha jamais à capturer des places et c'est à peine s'il y eut quelques escarmouches à Arques, Eu et Corbie. Des patrouilles envoyées en reconnaissance empêchaient les affrontements. Il n'y eut pas non plus beaucoup d'interaction avec la population locale sauf quand les paysans résistaient trop à la confiscation de leur fourrage et de leurs victuailles. Néanmoins, il était interdit aux soldats de piller (l'un d'eux qui vola un ciboire fut même exécuté) et seuls des officiers spécifiques avaient le droit de pratiquer des réquisitions. Henry V voulait démontrer qu'il n'était pas l'ennemi de « son » peuple.

Le 13 octobre, il fut impossible à l'armée anglaise de passer au quai de Blanquetaque entre Saint-Valéry-sur-Somme et Abbeville car une avant-garde dirigée par le Connétable d'Albret et le Maréchal Boucicault les y attendaient. Elle remonta donc le long de la Somme. L'armée principale du Roi de France, forte de 10 000 hommes se trouvait le 15 octobre à Amiens puis à Péronne et Bapaume. Henry V l'évita en passant par Boves puis en traversant le fleuve picard entre Corbie et Ham le 19. Cet épisode est évoqué par Shakespeare à l'acte III, scène 6, car il offre l'occasion de vanter l'héroïsme du comte d'Exeter qui tient le « pont » (il s'agit en fait d'un pont improvisé sur un gué) contre des Français voulant empêcher le passage.

Pour l'armée française, beaucoup plus lourde avec ses troupes de cavaliers et ses wagons que sa rivale, la vallée était peu praticable ; aussi les Anglais purent-ils se faufiler en passant par Forceville, Acheux-en-Amiénois, Doullens et finalement Blangy. Leur fatigue était considérable car ils avaient finalement fait plus de 320 km de marche en 12 jours. Leur état sanitaire était en outre pitoyable car ils n'avaient pas vraiment pu se ravitailler en chemin et la famine qui les affligeait n'améliorait en rien la dysenterie des nombreux malades. Ils souffraient par ailleurs aussi du froid et de la pluie car ils dormaient chaque nuit sous leurs tentes (sauf les chefs qui réquisitionnaient les maisons des villages rencontrés).

Les Français, qui comptaient sur l'amenuisement des rations de leurs ennemis, pensaient pouvoir les forcer à accepter une bataille rangée, à tel point qu'ils avaient préparé un plan tactique très élaboré. Avant de le détailler, il nous faut toutefois expliquer de quoi étaient faites ces armées qui se faisaient la course¹.

1. Christopher Rothero, *The Armies of Agincourt*, Men at arms series, Osprey, 1981.

III. Deux armées face à face

Les armées médiévales reposaient en général sur la cavalerie lourde. Les gens d'armes, sont des nobles surentraînés depuis l'adolescence aux méthodes de combat à la lance et à l'épée. Montés sur leurs destriers, des chevaux de combat caparaçonnés de pièces métalliques appelées bardes (le chanfrein pour la tête et les bardes d'encolure étaient puissants mais, en 1415, les bardes de croupe et de flancs étaient plus légères, voire inexistantes), ces chevaliers et leurs lances, constituent un véritable projectile. Lancé à 27 km/h sa force cinétique est en théorie capable de balayer tout fantassin. À Azincourt, les chevaliers les mieux armés étaient revêtus de cuirasses (2,5 mm d'épaisseur d'acier) ajustées à un jupon de bandes de métal (braconnières), et de pièces multiples pour protéger les membres (spalières, cubitières, canons d'avant et d'arrière bras, gantelets, jambières, cuissots, genouillères, grèves et solerets). Sous l'armure, beaucoup revêtent le gambison, sorte de jaque matelassée en coton multicouche qui amortit les coups. D'autres portaient côte de mailles ou brigandines (plaques rivetées sur du cuir faisant cuirasse) associées ou non à des pièces métalliques additionnelles. Le casque performant typique de la période était le bacinet à tête de passereau, une défense de tête avec un mésail (visière mobile) pointu capable de faire riper les lances. Il se portait sur un camail de mailles ou un colletin rigide. D'autres formes de casques, sont identifiables sur les gisants de laiton ou d'albâtre de la noblesse anglaise ou sur les miniatures du temps : casques coniques ou ogivaux plus archaïques.

L'infanterie, quant à elle, était équipée plus modestement, au mieux de côtes de mailles, de casques et de brigandines. Pour le choc, l'arme de prédilection est une hallebarde ou une vouge, qui combine les capacités de la hache et de la pique au bout d'un bâton d'un peu moins de deux mètres. Certains soldats préfèrent associer l'épée et l'écu. Pour les tirs à distance, une typologie de combattants distingue les archers, les arbalétriers et les canonnières. L'archer, est le combattant le plus caractéristique de l'armée anglaise mais il est aussi présent chez les Français¹. Son arc long de deux mètres en bois d'if, développe une puissance de 80 à 150 livres qui nécessite un fort entraînement. La flèche de 80 grammes qui part à près de 200 km/h touche sa cible en tir droit à 45 mètres avec une puissance d'une centaine de joules qui traverse les côtes de maille ou les lamellés. Si elle est arrêtée tout de même par une cuirasse ou un casque, le choc est tel que le projectile se brise, que l'adversaire est sonné et que l'énergie élève assez la température de la pointe de la flèche pour la chauffer à blanc. En tir parabolique, l'arc peut avoir une portée de 300 m, même si le choc obtenu est alors moindre. La cadence de l'archer

1. Anne Curry, « L'archer anglais », dans la *Revue du Nord*, hors-série, *Autour d'Azincourt : une société face à la guerre*, 2017.

est de 16 tirs à la minute et le tireur dispose de 24 flèches dans son carquois mais en réalité d'un total de 72 flèches qu'il fiche parfois en terre devant lui. Certains archers anglais étaient montés. L'arbalétrier, plus commun chez les Français, était plus lourdement armé que l'archer, son instrument, réputé être l'arme du diable car il perçait les spalières et les casques, pouvait varier de forme (arbalète à étrier, à levier, à poulies ou à cranequin pour les plus lourdes). Il pouvait envoyer son carreau en tir droit à 365 mètres. Sa puissance était phénoménale (860 livres) mais son rythme de tir (4 fois par minutes) bien inférieur à celui de l'arc. Le canonnier, revêtu d'une lourde armure, fut surtout important lors du siège de Harfleur et servait soit des bombardes soit des bâtons à feu portables. Dans le camp anglais, les troupes étaient levées pour une campagne par contrat d'*indenture*¹. Ainsi, le Duc Humphrey de Gloucester avait-il par contrat sous ses ordres 200 lances, c'est-à-dire des équipes associant gens d'arme, écuyers et archers montés tandis qu'un simple écuyer fournissait communément à son roi une dizaine de lances et quelques dizaines d'archers. Dans le camp français, le roi avait plutôt tendance à lever ses troupes par une solde ou par recrutement dans les milices urbaines (arbalétriers amiénois par exemple). Les grands capitaines recrutaient de préférence des soldats professionnels et les grands nobles utilisaient le ban et l'arrière ban de leurs vassaux pour regrouper leurs compagnies au demeurant assez hétérogènes. Ainsi le duc de Berry avait-il sous ses ordres 1 000 gens d'armes (écuyers et chevaliers) et 500 gens de trait tandis que le Comte de Vendôme apportait 300 hommes d'armes et 150 gens de trait.

Qu'en était-il des effectifs totaux dans l'un et l'autre camp ? Les sources narratives sont assez peu fiables et les études les plus récentes ont permis des réévaluations². Du côté français, d'après les livres de comptes, on considère aujourd'hui qu'étaient présents à Azincourt 6 000 hommes d'armes et 3 000 gens de traits plus peut-être 3 000 soldats supplémentaires recrutés par la noblesse, soit 12 000 hommes en tout, on est donc loin des 60 000 hommes décomptés par les chroniques. Même le nombre des prisonniers et des morts déplorés par les chroniqueurs doit être revu à la baisse si l'on en croit les recherches menées lors des dernières années³.

Du côté anglais, l'armée d'invasion était plus importante qu'on ne l'a dit, sans doute 12 000 hommes, et donc, même si l'on déduit la garnison laissée à Harfleur et

1. Un contrat d'*indenture* est un contrat bilatéral caractérisé par l'indentation du document sur lequel il est rédigé. Les chefs de soldats mercenaires recrutaient ainsi leurs troupes.
2. Anne Curry, *The Battle of Agincourt: Sources and Interpretations*, Woodbridge, The Boydell Press, coll. « Warfare in History ». De ce point de vue, le chiffre de 2 000 contraste avec celui avancé par Matthew Bennett dans *Agincourt, 1415, triumph against the odds*, Osprey, 1994. Voir aussi Ian Mortimer, *1415: Henry V's Year of Glory*, Londres, Bodley Head, 2009.
3. Olivier Bouzy, « Les morts d'Azincourt : leurs liens de famille, d'offices et de parti », dans Patrick Gilli et Jacques Paviot (dir.), *Hommes, cultures et sociétés à la fin du Moyen Âge : Liber discipulorum en l'honneur de Philippe Contamine*, Paris, Presses de l'université de Paris-Sorbonne, coll. « Cultures et civilisations médiévales » (n° 57), 2012.

les 2 000 morts du siège, il reste encore 8 500 hommes pour marcher sur Calais et se battre à Azincourt. Par conséquent, la différence entre l'armée française et l'armée anglaise ne fut pas tant quantitative que qualitative (beaucoup plus d'hommes d'armes d'un côté et beaucoup plus d'archers de l'autre). Cette comptabilité décredibilise quelque peu le *chariot speech* de Henry V dans la pièce, mais il faut se rappeler que le barde de Stratford s'appuyait énormément sur ce qu'écrivait Holinshed qui reprenait lui-même servilement les chroniques propagandistes du XV^e siècle. L'idée que les Français étaient trois à quatre fois plus nombreux que les Anglais est, semble-t-il, un mythe à revisiter.

Si l'on veut à présent décrire les états-majors des deux armées, il faut là encore s'éloigner de Shakespeare. Rappelons pour commencer les personnages de la pièce. Dans le camp français sont cités le roi Charles VI, le Connétable, le Dauphin, duc de Guyenne, le duc d'Orléans, le duc de Berry, le duc de Bourbon, et Rambures ; dans le camp anglais le roi Henry, le duc de Gloucester, le duc de Bedford, le duc de Clarence, le duc d'Exeter (héros combattant), le duc d'York (héros qui meurt au combat), le comte de Salisbury, le comte de Westmorland, le comte de Warwick et Sir Thomas Erpingham.

Passons en revue ces personnages dans la vie réelle. Le roi Charles VI, pour commencer, était absent lors de la bataille en raison de sa maladie mentale de même que le Dauphin, Louis de France, Duc de Guyenne. Ce dernier était au demeurant bien peu adapté à la guerre puisqu'il mourut de maladie à dix-huit ans, quelques semaines après la bataille à laquelle il ne participa pas. Le duc de Berry était trop âgé pour livrer combat. Jean, duc de Bourgogne, ne fut pas convoqué à la bataille par Charles VI car ce dernier se méfiait de lui (il avait fait assassiner son père) et par conséquent le duc n'ordonna pas à ses vassaux et à ses troupes de marcher contre les Anglais. Ceci n'empêcha pas certains d'entre eux de le faire.

Charles, duc d'Orléans, en revanche, était bien présent mais à vingt-quatre ans, il avait bien peu d'expérience militaire. Les deux autres princes du sang sur le champ de bataille étaient Jean, duc d'Alençon (30 ans), qui n'avait pas franchement prouvé sa valeur dans la campagne de Bourges l'année précédente et Jean, duc de Bourbon (trente-trois ans), qui, lui, avait un peu combattu en Charente. L'armée ne pouvait guère être confiée à de tels hommes et, heureusement, le roi Charles pouvait compter sur ses grands officiers. Le premier d'entre eux, Charles d'Albret, 47 ans, cousin du Roi, était connétable de France. Il avait servi en Charente et en Guyenne contre les Anglais et s'était rangé dans le camp des Armagnacs au début de la guerre civile. C'est lui qui commandait l'armée française à Azincourt au côté du maréchal Jean Le Maingre, dit « Boucicault », un héros de cinquante et un ans à la réputation bien établie, qui avait servi en tant que croisé contre les Turcs dans le grand engagement de Nicopolis (1393) puis au siège de Constantinople (1399) et encore à celui de Gênes (1410). Son nom, bien qu'attaché à des défaites, était

une véritable légende de la chevalerie. Du même âge que Boucicault, le maître des arbalétriers, David de Rambures, était membre du Conseil. Cet autre vétéran avait combattu en Allemagne, en Picardie, en Guyenne et, lui aussi, à Gênes. C'était un professionnel auquel on avait confié les troupes les plus techniques. Ensemble, le Connétable, le Maréchal et le Maître des arbalétriers avaient concocté un plan qui leur semblait imparable.

En face d'eux, le roi Henry V avait vingt-neuf ans. Son père Henry Bolingbroke avait assassiné le roi précédent, Richard II. Adoubé à douze ans quand Bolingbroke devint Henry IV, le prince Henry reçut son instruction militaire de Harry Hotspur (Percy) et il ne tarda pas à prendre les armes puisqu'il guerroya en Écosse en 1400, puis contre les Gallois révoltés en 1402. Il remporta la bataille de Shrewsbury en 1403 alors qu'il n'avait encore que dix-sept ans ! On est ici bien loin du prince dévoyé fréquentant les tavernes aux côtés de Falstaff que campe Shakespeare dans les deux parties d'*Henry IV*. Sa bravoure et sa force physique indéniables s'accompagnaient d'une certaine arrogance et d'un caractère impitoyable mais il n'en était pas moins le prototype du preux quand il monta sur le trône en 1413. Il sut très vite s'entourer des meilleurs : ses frères, les ducs de Gloucester, de Clarence et de Bedford, le comte d'Arundel, grand logisticien, le comte de Dorset, amiral de la flotte, les comtes de Suffolk, d'York (celui qui dirige l'avant garde, le héros qui meurt dans la pièce), Cambridge, Oxford, Salisbury, Westmorland et Warwick ainsi que Nicolas Merbury, maître de l'ordonnance et le maréchal Thomas d'Erpingham. À cinquante-huit ans, ce dernier commandait encore les archers du roi et lançait les ordres de tir avec son bâton. Sa carrière militaire l'avait amené partout : en France, en Espagne, en Écosse, en Prusse, à Nicopolis et en Terre Sainte et son contrat d'indenture stipulait qu'il amenait avec lui 24 hommes d'armes et 70 archers. C'est ce personnage qui, dans la pièce de Shakespeare, prête son manteau au Roi pour qu'il puisse se promener dans le camp (4.1).

Le plan français élaboré par D'Albret et Boucicault entre le 13 et le 20 octobre alors qu'ils s'en retournaient d'Abbeville, avait pour vocation d'éliminer d'abord les archers anglais en utilisant seulement l'avant-garde, soit à peu près 6 000 hommes et notamment les gens de trait¹. L'idée était d'opérer un mouvement tournant contre les archers à droite et derrière contre les hommes d'armes anglais en faisant donner les chevaliers français accompagnés de leurs valets montés. Pendant ce temps, les unités d'archers et d'arbalétriers français, soutenus par les bataillons du duc d'Alençon, des comtes de Vendôme, d'Eu et de Richemont, de Boucicault et d'Albret, harçèleraient la ligne anglaise et l'empêcheraient d'avancer avant de l'écraser. Cette stratégie ne put jamais être mise en place car, pendant qu'eurent

1. Christopher Phillpotts, « The French Plan of Battle during the Agincourt Campaign », *English Historical Review*, t. 99, 1984, 59-66, et Jan Willem Honig, « Reappraisal of Agincourt Strategy », *War in History*, vol. 19, n° 2 (April 2012), 123-151.

lieu les dernières négociations, les ducs et princes de sang décidèrent qu'ils en feraient à leur guise : ils attaqueraient directement les archers avec leur cavalerie lourde en laissant les arbalétriers derrière et on avait même congédié les arbalétriers génois supplétifs jugés inutiles. En conséquence, devant leur camp situé entre les villages d'Azincourt et Tramecourt, les troupes se disposèrent en trois lignes : à l'arrière garde des unités de gens d'arme et de non-combattants, en deuxième ligne, le bataillon principal commandés par les ducs de Bar et d'Alençon (3 000 hommes d'armes, lorrains et mosellans) avec ses archers, ses arbalétriers et ses gros valets et, en première ligne, les unités de cavalerie lourde flanquées de deux ailes, Monstrelet, Boucicault, Rambures et les grands seigneurs (ducs d'Orléans et d'Alençon, comtes d'Eu, de Dampierre, de Vendôme...) se trouvaient dans cette avant-garde surdimensionnée¹.

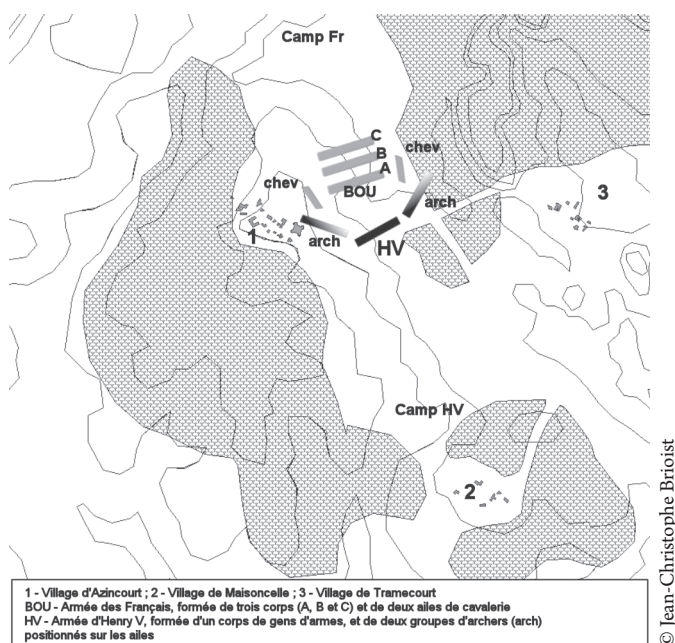
Après avoir franchi la Ternoise à Blangy, le jeudi 24 octobre, les Anglais, en ordre de marche (avant garde, corps principal, arrière garde), découvrirent l'armée française, au-dessus d'une vallée, tous étendards dehors. Elle s'était déplacée d'Aubigny, où le combat avait été initialement prévu, vers Azincourt et Ruisseauville, un site qui offrait la possibilité d'un grand déploiement de forces sur la route de Calais. Ce choix n'était cependant pas sans inconvénient puisque le duc de Brabant ne pourrait arriver que tardivement avec ses hommes. Or, l'état-major français était néanmoins pressé d'en découdre. Au coucher du soleil, Henry laissa ses hommes bivouaquer et prit ses quartiers dans le hameau de Maisonscelle, à un quart de lieue de l'armée française. Il ordonna le silence à ses troupes de manière à pouvoir entendre toute attaque surprise et à se concentrer sur le combat à venir, silence dont Shakespeare rend compte dans la scène de la veillée d'arme (4.0, 4.1).

Les Français, bien installés et bien nourris dans leur camp, envoyèrent leurs hérauts d'arme demander à Henry de renoncer à sa revendication sur la couronne de France et à Harfleur en échange de la Guyenne². Henry V réclama en retour le Ponthieu, la main de la princesse Katherine et une dot de 300 000 couronnes qui lui furent refusés. Une trêve jusqu'au lendemain matin fut néanmoins accordée. Il ne restait donc plus qu'à dormir et à se battre.

1. Anne Curry, *op. cit.*, p. 550 et suivantes, compare entre elles les différentes chroniques françaises et bourguignonnes et souligne leurs contradictions sur les nombres fournis pour chaque unité. Elle souligne toutefois que toutes s'accordent à pointer le manque de gens de traits chez les Français expliquant le poids de l'avant-garde. Elle estime le poids total de l'armée française (sans les Bourguignons) à 9 000 hommes dont 3 000 gens de trait, auxquels il faudrait ajouter 2 500 hommes amenés par les grands nobles. Au total, donc 11 500 combattants. Ces chiffres sont contestés par Juliet Barker, dans *Agincourt: The King, the Campaign, the Battle*, Abacus, 2005 qui en reste à l'idée d'une supériorité numérique de six contre un pour les français. Elle se fonde uniquement sur les chroniques. Le débat est encore en cours.
2. La question de la date de la négociation, le 24 au soir ou le 25 au matin, est encore discutée par l'historiographie, voir Anne Curry, *Agincourt, op. cit.*, p. 535-537. La trêve fut néanmoins accordée pour la nuit du 24.

La *Gesta* rapporte que le monarque anglais, à 8 heures du matin, mit alors ses troupes en ordre de combat à 900 mètres des Français mais fit en sorte que chacun puisse se confesser et demander la protection de Dieu avant l'engagement. Au centre, autour du Roi, ses proches et les seigneurs les plus expérimentés, à la tête de leurs compagnies d'hommes d'armes. Dans le bataillon de droite, le duc d'York et le duc de Gloucester et, dans le bataillon de gauche, Thomas, lord Camoys qui a alors soixante-cinq ans ! Henry a décidé, en raison du terrain meuble récemment labouré, qu'ils combattraient tous à pied, lui-même montant pour l'instant un petit cheval gris afin de passer en revue les troupes et non son habituel destrier de guerre.

Henry disposant de peu de chevaliers (rangés en lignes sur 230 mètres entre Tramecourt et la Cloyelle), il chercha à les protéger le plus longtemps possible, plaçant devant eux des unités d'archers. Toutefois, l'essentiel de ses gens de trait furent disposés sur les flancs.



Chaque archer, une fois en position d'attaque, devait par ailleurs planter en diagonale devant lui un pieu aiguisé de six pieds de long pour contrer la charge de cavalerie. Ainsi, les archers pouvaient se retirer au dernier moment derrière une barrière véritablement impénétrable de pieux disposés en quinconce. Il est possible que cette tactique, utilisée par les Ottomans à la bataille de Nicopolis, ait été recommandée par des vétérans de la croisade contre les Turcs. Afin d'assurer la synchronisation des salves permettant aux flèches d'arriver « en tempête » sur leurs cibles avec une trajectoire balistique (ayant atteint 100 pieds d'altitude, les projectiles plongent), les tireurs étaient organisés en groupes de vingt dirigés par

un sous-officier qui obéissait lui-même à un centenier dirigeant un groupe de 100, répondant à l'ordre général du maréchal Erpingham.

Après avoir fait dire trois messes, Henry V prononça une harangue dont les chroniques nous permettent de connaître la teneur. Après avoir invoqué Dieu, la Trinité et St Georges, il rappela d'abord la légitimité de sa revendication de la couronne de France, fondement d'une guerre juste. Il promit à ses hommes une gracieuse victoire car il avait gagné de nombreuses batailles et défait des Français. Jamais, promit-il, il ne se laisserait faire prisonnier car il préférerait mourir que d'obliger son peuple à payer une rançon. Il recommanda à chacun de défendre sa personne, son honneur et l'honneur de la couronne. Il rappela aux archers que les Français avaient promis de couper trois doigts à ceux d'entre qui seraient capturés. Il confia ensuite la commande de l'avant-garde au duc d'York, à la demande de ce dernier. Le *Liber Metricus* évoque par ailleurs l'anecdote selon laquelle Sir Walter Hungerford aurait manifesté le souhait de disposer de 10.000 archers supplémentaires venus d'Angleterre qui « auraient été trop heureux d'être présents »¹. Henry répondit qu'avec ce dont il disposait déjà (« with this humble few » disent les *Gesta*) il sera capable de briser l'arrogance française. C'est peut-être à cette scène, trop belle, et même trop biblique pour être vraie, que Shakespeare fait référence en mettant la demande dans la bouche de Westmoreland (4.3). Il est en tout état de cause peu probable que les 9 000 soldats, rangés sur plus de 500 mètres, aient tous pu entendre le discours du monarque, même si le contenu du message, sans doute répété de proche en proche, est vraisemblablement passé². Entre 8 h et 10 h du matin, les négociations continuèrent néanmoins pour retarder l'affrontement mais les bannières anglaises étaient déjà levées.

IV. La bataille

L'attente entre les bois d'Azincourt et Tramecourt dut être éprouvante pour des hommes malades et fatigués dans le froid de l'automne picard. À 10 heures, l'ordre fut donné aux archers anglais de s'avancer jusqu'à 250 mètres c'est-à-dire à portée de tir de l'ennemi. Aux trompettes qui déclenchèrent la marche répondit la clameur des soldats (« Advance banners »). Une fois arrivés, ils plantèrent leurs pieux derrière eux, leurs flèches devant eux et s'apprêtèrent à envoyer leurs volées. Les Français s'avancent aussi et au signal du maréchal Erpingham, « now strike », les 7 000 hommes sur six rangs d'épaisseur bandèrent leurs arcs et lâchèrent leurs

1. T. Elmham, *The Memorials of Henry the Fifth, King of England*, op. cit.

2. Mogens Herman Hansen, « The Battle Exhortation in Ancient Historiography, Fact or Fiction? », *Historia: Zeitschrift für Alte Geschichte*, Bd. 42, H. 2 (1993), p. 161-180.

premiers projectiles sur la cavalerie française. En 40 secondes, celle-ci pouvait être sur eux, ce qui leur laissait l'occasion de 4 salves commandées par des gestes totalement automatiques. Pas besoin de viser, la masse des flèches retombant depuis le ciel suffisant à produire son effet. Le bruit des impacts sur les bacinets et les cuirasses, le hennissement des chevaux blessés et le hurlement des combattants devaient être impressionnants. Immédiatement, les contre-mesures de la cavalerie française furent lancées et les deux ailes commandées à gauche par le comte de Vendôme (1 200 hommes d'armes) et à droite par Clignet de Brabant et Louis de Bosredon (sans doute 120) s'ébranlèrent la lance au poing. Ces divisions n'étaient cependant pas aussi fortes qu'espérées car des compagnies bourguignonnes n'étaient pas présentes. Par ailleurs, les arbalétriers et archers français de la première ligne étaient en trop petit nombre pour répondre aux archers anglais. Enfin, les cavaliers de l'avant-garde française n'avaient pas conscience des haies de piquets derrière lesquelles les archers firent retraite, peut-être en raison de la légère déclivité qui les cachait à leurs yeux. Leurs chevaux refusèrent d'avancer au risque de s'empaler et les quelques imprudents qui sautèrent par-dessus la barrière furent criblés de flèches. À partir de ce moment, un vent de panique dispersa les attaquants qui retournèrent vers leurs lignes. Celles-ci avaient prudemment décidé de démonter pour éviter de s'enfoncer dans la boue mais les chevaux éreintés par les flèches qui transperçaient leurs croupes vinrent déranger leur agencement, retardant l'attaque du corps principal. Des nuées de flèches continuaient en effet de s'abattre de part et d'autre sur les Français.

La seule contre mesure vraiment efficace de l'armée du roi Philippe constitua en l'envoi d'une troupe de 200 hommes d'armes menés par des hommes de la région de Hesdin prendre à revers le « bagage » de Henry V afin de faire diversion. Les chariots anglais avaient été placés en défense derrière son armée mais le raid qui fondit sur eux réussit à s'emparer d'une couronne et d'une épée royale en tout et pour tout car la faible équipe ne pouvait prétendre attaquer l'arrière garde anglaise. Dans la pièce de Shakespeare, l'épisode sert à démonter la fourberie française de chevaliers capables de s'en prendre aux jeunes écuyers (les « boys ») mais déjà, dans les chroniques du XV^e siècle, il servait à justifier les actions de Henry V contre les prisonniers français. En réalité, le roi anglais n'apprit l'attaque qu'au soir de la bataille.

La deuxième phase du combat commença seulement après que le bataillon en question, composé des meilleurs éléments de l'armée et commandé par Charles d'Albret, s'était réorganisé en trois colonnes d'assaut. Les chevaliers étaient descendus de leurs chevaux pour attaquer à pied et avaient coupé leur lance en deux pour en faire des piques. Ils avancèrent ensuite, sous une pluie ininterrompue de projectiles qui les canalisait vers le milieu du champ, vers le corps des gens d'armes anglais. Les Français mirent plusieurs minutes précieuses à parcourir les

300 mètres qui les en séparaient, à cause de la nécessité d'avancer en ligne, d'extirper ses pieds de la boue et de se protéger en se courbant des flèches qui visaient à présent les défauts de l'armure, les spalières et les visières des casques. Toutes les 10 secondes, une nouvelle volée atteignait la première ligne et le simple choc cloua plus d'un combattant au sol. Les archers Anglais qui s'interposaient entre les hommes d'armes des deux camps eurent ainsi le temps de s'escamoter sur les côtés. En fin de compte, trois colonnes françaises, déjà épuisées, menèrent l'assaut et parvinrent au contact de la ligne adverse. C'est alors qu'eut lieu la mêlée entre chevaliers. Les hommes de Charles d'Albret parvinrent tout d'abord par leur élan et par leur nombre à enfoncer la défense anglaise. Toutefois, la disposition avait ses inconvénients car les colonnes qui pénétraient dans les bataillons de Henry V ne pouvaient pas revenir en arrière ni manœuvrer car, derrière elles, des chevaliers français de plus en plus nombreux poussaient pour avoir leur part du carnage. Cette presse empêchait les chevaliers d'éviter les coups des Anglais et les combats entre individus auxquels ils étaient habitués devenaient un chaos véritablement illisible où l'on recevait coup sur coup sans pouvoir en donner beaucoup¹. Les corps de ceux qui chutaient s'empilaient et contribuaient au désordre car ceux de derrière qui marchaient sur leurs camarades à terre, vivants ou morts, étaient en position instable et se faisaient massacrer. Il était fort difficile, compte tenu du terrain glissant de se relever dextrement une fois que l'on avait chuté, surtout en portant sur le dos les quelques trente kilogrammes d'une armure étouffante.

De leur côté, les Anglais tenaient le choc, mais non sans pertes ; ainsi le duc York perdit-t-il la vie au côté de 100 hommes de sa retenue. Ce qui vint accroître le désarroi des Français c'est que, derrière eux et sur leurs flancs, les archers étaient passés à l'attaque en remplaçant leurs arcs par des épées, des haches, des masses et des armes d'haste. Plus mobiles car moins lourdement armés, ils attaquaient les chevaliers à trois ou quatre et leurs armes cherchaient les points faibles des armures. Certains de leurs congénères s'attaquèrent aux isolés dont la bande avait été séparée du gros de la troupe par les cavaliers en déroute du début du combat. L'historien John Keegan a magnifiquement décrit les vagues contradictoires qui agitaient les troupes françaises en panique : la presse des soldats qui, à l'arrière, ne pouvaient rien voir, des mouvements vers l'arrière de ceux qui sur les flancs subissaient l'attaque des archers, et un mouvement de retraite impossible de ceux qui sur le front voyaient s'empiler une montagne de cadavres². Pourtant, les Français ne se retirèrent pas, car leurs deuxième et troisième lignes arrivèrent bientôt, inconscientes du drame qui se jouait. La presse devint de plus en plus forte mais au lieu de résoudre le problème, elle ne fit que l'aggraver. Ces deuxième

1. John Keegan, *Anatomie de la bataille Azincourt 1415, Waterloo 1815, la Somme 1916*, Paris, Perrin, 2013, p. 99-107.

2. John Keegan, *ibid.*, p. 103-104.

et troisièmes lignes avaient attendu plusieurs heures, sans doute dans l'angoisse mais, quand elles choisirent d'intervenir, la situation était bloquée. La plupart des nobles de la première ligne avaient été exterminés ou, lorsqu'ils étaient blessés, avaient préféré se rendre. La promesse d'une rançon les avait sauvés. Les nouveaux arrivants s'entassaient sans pouvoir avancer et, dès que les archers voyaient une brèche, ils l'attaquaient. Désormais, les Anglais prenaient l'offensive. Ils lancèrent une attaque de troupes montées qui jaillirent des bois. Le roi Henry V lui-même engagea ses compagnies pour finir de défaire ses ennemis en mauvaise posture. Contrairement à ce qu'écrit Shakespeare, il avait très bien compris en cette dernière phase du combat que le « jour était à lui » et que les Français étaient en déroute après trois heures de combat. Entre midi et 13 heures, le bataillon principale et l'arrière garde ayant compris que l'avant garde avait été annihilée avec l'élite de l'aristocratie française, ils se retirèrent.

La fin de la bataille fut en réalité moins glorieuse que ne le laisse croire la musique qui accompagne sa représentation dans le film de Kenneth Branagh. Les Anglais commencèrent en effet à chercher leurs morts et à regrouper leurs prisonniers désarmés pour en tirer rançon, sachant que certains prisonniers ayant auparavant rendu les armes (épée, casque et gantelets) avaient brisé leur serment de se retirer et repris le combat, mais que la plupart du temps, dans le feu de l'action, les Français capturés avaient été tués. Il semble que, durant la dernière phase de la bataille, Henry considéra qu'il était impossible de laisser ses propres hommes capturer des prisonniers pour leur bénéfice car il lui fallait maintenir son armée en état de se battre. Bien lui en prit puisque le duc de Brabant arrivé tardivement à la rescousse encouragea une partie de l'arrière garde française à lancer une nouvelle contre-offensive et il lui fallut disposer de toutes ses forces pour les repousser. Mais si l'on ne pouvait garder les prisonniers, Henry décida qu'on ne pouvait faire autrement que de les exterminer et il lança l'ordre de leur massacre (à l'exception du duc d'Orléans, du duc de Bourbon et d'importants personnages de la cour). 200 archers s'acquittèrent de la tâche, les chevaliers anglais s'y étant refusé¹.

Cette décision inspirée par la peur et le feu de l'action, ainsi que par la volonté de terroriser l'ennemi, était choquante au regard du code de la chevalerie du temps. Henry échappa à la condamnation de l'Église et de ses pairs en arguant du fait qu'il pensait que les Français se regroupaient ; mais les chroniques allèrent plus loin en expliquant que le massacre s'était accompli en dépit de l'opinion royale. En vérité, les archers Anglais étaient terrifiés parce qu'ils avaient vécu et assez prompts à tuer ceux qui pouvaient se retourner contre eux, et l'hypothèse de leur autonomie était plausible². Ce qui est absolument certain, et ce qui contredit

1. Sur le massacre des prisonniers, voir John Keegan, *op. cit.*, p. 108 sq. et Anne Curry, *The Battle of Agincourt, sources...*, *op. cit.*, p. 163.

2. Anne Curry, *Agincourt, op. cit.*, p. 659.

Shakespeare, c'est que, lorsque les prisonniers furent massacrés, Henry V n'avait pas encore appris l'attaque de ses « bagages¹ ». En aucun cas il ne donna d'ordre en rétorsion de l'échauffourée qui avait eu lieu au début de la bataille.

Dans son *Anatomie de la bataille*, l'historien militaire John Keegan se pose la question de savoir comment fut atteint ce paroxysme de violence que fut Azincourt et il s'interroge sur l'expérience sensorielle des combattants. Il invoque le rôle de la consommation d'alcool, fréquente avant toute bataille, le rôle euphorisant de la présence du prince au milieu de ses hommes pour les Anglais, le rôle de la religion et de la conviction de mener une guerre juste aux yeux de Dieu et celui de l'habitus de la violence de guerriers entraînés. Ces explications ne parviennent pas pour autant à rendre compte du vécu de la terreur, dans l'attente comme dans la mêlée, de la capacité à affronter avec bravoure les pluies de flèches ou les charges de cavalerie ou encore le fracas des armes et des cris désespérés. Les travaux de Keegan ont amené les historiens à se poser des questions nouvelles comme celles portant par exemple sur les rythmes du combat, sur la multiplicité des perceptions sur le champ de bataille, sur les chaînes de commandements ou sur les types de blessures infligées (fractures, lacérations, perforations). Nous avons essayé de les prendre en compte ici. Il n'est plus possible aujourd'hui, quand on fait de l'histoire militaire, de simplement disposer les unités comme dans un *wargame* car tout ne vient pas d'en haut et l'issue du combat dépend des individualités qui s'affrontent, à tous les niveaux. Comme le rapporte Shakespeare, c'est néanmoins Henry V lui-même qui nomma sa victoire en relevant le nom du château d'Azincourt. Les chroniqueurs français lui préféraient les noms de Ruisseauville, Blangy ou Hesdin. Mais le privilège du vainqueur prévalut pour donner son nom à la bataille.

Les Anglais furent ces vainqueurs car ils payèrent un coût humain relativement faible pour leur combat. Le décompte des morts anglais oscille entre 112 (d'après les archives royales), et 600 d'après la chronique de Monstrelet. Parmi les défunts, certes, le duc d'York ainsi que le duc de Suffolk. Du côté français, la débâcle fut totale avec 6 000 morts disent les chroniques (bien que l'on n'en identifie guère que 500). La fine fleur de l'aristocratie fut décimée. Le duc de Bar, le duc d'Alençon, le duc d'Orléans, le duc de Brabant, 9 comtes, 90 barons et des grands officiers comme David de Rambures (dont les trois fils perdirent aussi la vie). Des régions entières, notamment la Normandie et la Picardie, payèrent le prix fort. À ces disparitions brutes il faut encore ajouter un nombre important de

1. Dans *Henry V* (4.5.36-37), Shakespeare mentionne en effet l'ordre de tuer les prisonniers mais fait dire au personnage de Llewellyn que c'est en rétorsion du massacre des « boys » (4.7.1-2). Le barde emprunte certaines idées aux chroniques de Holinshed (3.554), par exemple la justification selon laquelle le roi a agi pour empêcher les Français de se reformer pour une contre-attaque mais c'est lui qui fait le lien entre le massacre et l'attaque contre le train.

prisonniers (entre 700 et 2 000, dont les comtes d'Eu et de Vendôme ou Boucicault). Les Armagnacs pâtirent particulièrement de la défaite.

Henry V, cependant, ne put exploiter tout de suite sa victoire car son armée était épuisée. Il lui était impossible, dans ces conditions, d'attaquer Paris, d'une part parce que la saison de la guerre était achevée mais surtout en raison de sa faiblesse logistique. Il lui fallut trois jours pour rejoindre Calais et son armée embarqua pour Douvres, où elle débarqua le 16 novembre. Quelques jours plus tard le roi put parader en triomphe dans sa capitale. Deux ans plus tard, une nouvelle armée débarquait en Normandie et faisait le siège de Caen avant de conquérir le territoire environnant en y installant des garnisons ainsi que le Cotentin. Aucune armée royale ne s'y opposa tant les forces françaises étaient amoindries. En 1418, les Bourguignons entrèrent dans Paris et massacrèrent les partisans des Armagnacs faisant fuir le dauphin Charles. En 1419, Henry V s'emparait de Rouen et exigeait en vain que lui soient restituées les terres d'avant le Traité de Brétigny (1360). Face à ce refus, il marcha sur Paris en s'emparant de Pontoise et du Vexin. Pendant ce temps le Dauphin fit mine de se rapprocher des Bourguignons et fit assassiner Jean Sans-Peur, erreur fatale empêchant toute alliance ultérieure avec Philippe le Bon. Henry V ne concéda aucune trêve et les Français étaient en si mauvaise position qu'à Troyes, en 1420, la noblesse et l'Église de France obligèrent le dauphin à un traité ignominieux : la France et l'Angleterre, deux royaumes à part égale, seraient désormais gouvernés par un seul Roi, Henry V, dont Charles VI devait accepter la régence. Par ce traité de Troyes Henry put par ailleurs épouser la princesse Katherine (on voit ici le raccourci temporel introduit par la pièce de Shakespeare), et fut finalement reconnu en tant qu'héritier du trône de France.

Bibliographie

- Baptiste, Nicolas, « Azincourt-Marignan, traces matérielles des batailles » in Antoine Leduc (dir.), Sylvie Leluc (dir.) et Olivier Renaudeau (dir.), *D'Azincourt à Marignan. Chevaliers et bombardes, 1415-1515*, Paris, Gallimard/Musée de l'armée, 2015, p. 98-105.
- Barker Juliet, *Agincourt: The King, the Campaign, the Battle*, Londres, Abacus, 2005.
- Bennett Matthew, *Agincourt, 1415, Triumph against the Odds*, Osprey, 1994.
- Bouzy Olivier, « Les morts d'Azincourt : leurs liens de famille, d'offices et de parti », dans Patrick Gilli et Jacques Paviot (dir.), *Hommes, cultures et sociétés à la fin du Moyen Âge : Liber discipulorum en l'honneur de Philippe Contamine*, Paris, Presses de l'université de Paris-Sorbonne, coll. « Cultures et civilisations médiévales » (n° 57), 2012.
- Contamine Philippe, *Azincourt*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Histoire » (n° 209), 2013.
- Curry Anne, *1415 Agincourt, a New History*, The History Press, London, 2007.
- Curry Anne, *Agincourt*, Oxford University Press, Oxford, 2015.
- Honig Jan Willem, « Reappraisal of Agincourt Strategy », *War in History*, vol. 19, n° 2 (April 2012), 123-151.

- Knight Paul, *Henry V and the Conquest of France*, Men at arms series, Osprey, 1998.
- Mogens Herman Hansen, « The Battle Exhortation in Ancient Historiography, Fact or Fiction? », *Historia: Zeitschrift für Alte Geschichte*, Bd. 42, H. 2 (1993), p. 161-180.
- Philpott Christopher, « The French Plan of Battle during Agincourt, Cotton Ms Caligula », *The English Historical Review* vol. 99, n° 390 (Jan., 1984), p. 59-66.
- Rothero Christopher, *The armies of Agincourt*, Men at arms series, Osprey, 1981.